

Suzanne Grisé
Le roman de l'homme retrouvé

Jacques-Bernard Roumanes

Volume 39, Number 157, Winter 1994–1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53485ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roumanes, J.-B. (1994). Suzanne Grisé : le roman de l'homme retrouvé. *Vie des Arts*, 39(157), 49–52.

SUZANNE GRISÉ

LE ROMAN DE L'HOMME
RETROUVÉ

La promesse des ombres VII, 1993
Technique mixte sur toile de coton
80 x 80cm

PORTRAIT
PEINTURE



Jacques-Bernard Roumanes

Suzanne Grisé

est peintre.

Depuis toujours.

Peindre la vie,

peindre toute sa vie :

voilà le projet

de Suzanne Grisé.

Suzanne Grisé est peintre. Son histoire, c'est d'abord une histoire d'objets. Un regard d'enfant muet sur les petites choses qui l'entourent. Les mots lui manquent. Elle ne les comprend pas ; ils sont trop distants. Les objets, eux, sont plus dociles, plus vivants, plus proches. Alors elle commence à peindre les objets, avec tellement de respect, tellement d'application que la grâce lui vient. Le talent l'accompagne. Un premier marchand... Une première galerie...

Après les objets, vient le visage ; puis, la forme humaine. Suzanne Grisé se met à peindre les visages défigurés des patriotes de 1837, des hommes et des femmes avec leurs bonnets. « Faites-moi des bonnets à n'en plus finir ; c'est une bonne idée ; ça va bien se vendre. Vous aurez de l'argent... » Suzanne arrête les bonnets. Elle explique qu'elle a dit tout ce qu'elle avait à dire, compris tout ce qu'elle avait à comprendre. Suzanne est peintre, rien d'autre. Le reste ne compte pas. Le marchand n'est pas content.

L'histoire continue comme un roman. Un roman qui ressemble à *L'homme sans qualité* que Robert Musil a mis vingt ans à écrire. Grisé va le lire de si près qu'il

Marginaia, 1987
« On m'étreint dans un autre corps »
133 x 160 cm
Technique mixte



va devenir sa réalité, image par image, la substance de ses tableaux ; en témoignent deux grandes expositions.

LA PEINTURE ? C'ÉTAIT AVANT...

Suzanne Grisé à un étrange goût pour les livres étranges. Ceux qui contiennent des images. Ce goût des livres lui vient de très loin. Toute petite, assise dans l'après-midi d'une chambre claire, sa sœur lui avait offert un livre qui parlait d'un atelier, d'un Italien et de ses inventions. Suzanne ne comprenait pas les mots mais, plus que tout, la lumière sombre des sumatos de Léonard de Vinci la submergeait d'un curieux sentiment, rare, difficile à soutenir aussi, parce qu'il exige beaucoup de solitude pour apparaître. Ce sentiment difficile c'est la joie sourde du bonheur ou du malheur d'exister, que

l'art révèle à celui qui prend le risque de la porter jusqu'au bout. Léonard rayonne ; Suzanne est éblouie. Elle n'oubliera pas le livre, ses images, cette lumière arrêtée d'un seul coup, prisonnière d'un trait d'ombre, d'un tracé de plomb, d'une ligne de fusain ou d'un jet de sanguine. Toute la lumière d'Italie cueillie par la main, page après page, à côté des mots.

Suzanne Grisé a étudié la peinture au collège puis, plus tard, à l'Université. Trop tard ! On lui explique : la peinture, c'était avant. C'est fini depuis au moins cinquante ou soixante ans. Depuis qu'un joueur d'échecs plus artiste que peintre, un certain Duchamp... Peu importe : Suzanne peint comme au commencement du monde. Elle est heureuse.

Sa mère meurt, tout s'arrête. Heureusement il y aura sa sœur, la grande, celle qui lui a donné le livre. L'amour des images à côté des mots.

« Les hommes ne peuvent s'accorder à la respiration des dieux... »

« Venez mes formes, venez mes beaux chiens, je vous donnerai une peau de cire et, sous cette peau, la chair de mes tableaux, leurs couleurs, leur matière, tout mon sang, je vous donnerai tout, la vie même, une vie en trois dimensions comme la mienne. Mais où est la lumière de mes tableaux ? »

Singularis VIII, 1988
148 x 150 cm
Technique mixte
(fusain,
acrylique
et huile)
sur toile de coton.



CHERCHER QUOI ? CHERCHER OU ? CHERCHER...

Elle produit alors ses *Épreuves florentines*, silhouettes brouillées de mots, une ultime lumière italienne avant sa descente aux enfers qui, en fait, a déjà commencé quelque temps avant. « On m'ôte dans un autre corps. » Elle crie, elle écrit des cris, les mots de Musil sur sa toile. Elle griffe, elle gratte, elle déchire, elle colle du papier, elle enfouit des fragments de matière de toutes sortes. Elle mélange les textures, les médias. Elle est à l'origine du monde, à l'origine de la perte de soi. Elle cherche, comme n'importe quel dieu perdu dans son gâchis. Chercher quoi ? Elle cherche la lumière disparue de sa mère morte, enfouie sous la terre, sous la pâte, sous la peau du tableau. Chercher où ? Elle descend dans l'enfer de Musil, dans le désespoir, dans l'inutilité, dans l'insignifiance organisée des mots de l'homme sans qualité. Elle veut, elle, peindre sans qualité, lui arracher du sens, coûte que coûte. Elle se bat contre les mots qui lui échappent l'un après l'autre. C'est une lutte qu'elle sait qu'elle va per-

dre. Elle le sent, elle le devine. Tout est perdu tout de suite. « Les mots sont trop forts depuis le temps que je lutte avec l'ange de leur signification. Je vais mourir de peindre sans avoir vécu une seule toile, je vais m'endormir pour toujours, ma mère m'attend, pour toujours. » Alors apparaît le chien. Comme dans le roman.

L'ENFER, LES CHIENS, LA LUMIÈRE

Comme dans le roman, quand il n'y a plus d'issue, alors il se passe quelque chose. Le chien apparaît sur la toile. Comme un gardien et comme un guide. Certes, sa forme était là déjà depuis quelque temps, en gestation, encore méconnaissable mais présente; un débris, un fragment de présence. Ce chien, qui est aussitôt une joie, la joie retrouvée d'écrire, de dessiner sur la toile, il va guider Suzanne Grisé jusqu'en enfer où elle n'a plus la force de descendre, pour retrouver la joie de peindre comme jadis Orphée la joie d'aimer. Ce chien, aussitôt reconnu elle le nomme : Cerbère I,

Cerbère II ; il y en aura des centaines. Chacun d'eux portant les stigmates de ses expériences. L'artiste les suit docilement, respectueusement, un à un, jusqu'au bout, jusqu'à la mort du tableau, jusqu'à les arracher de ses toiles pour en faire des objets, des sculptures. « Venez mes formes, venez mes beaux chiens, je vous donnerai une peau de cire et, sous cette peau, la chair de mes tableaux, leurs couleurs, leur matière, tout mon sang, je vous donnerai tout, la vie même, une vie en trois dimensions comme la mienne. Mais où est la lumière de mes tableaux ? »

La lumière appelle ; les tableaux rappellent les chiens ; les chiens réintègrent les tableaux. Mais ce n'est pas fini. La descente aux enfers continue. L'art c'est comme un combat, une lutte pour vivre où l'artiste n'éprouve un plaisir intense que pendant la bataille. Facile d'être artiste ? Agréable le métier de peintre ? C'est tout le contraire. La peinture c'est à l'amour de la solitude qu'il faut pour travailler autour de la toile. Le tableau c'est la conversation brûlante ou glacée qu'entretient le peintre avec lui-même. Quand il a fini de se parler, de s'écrire

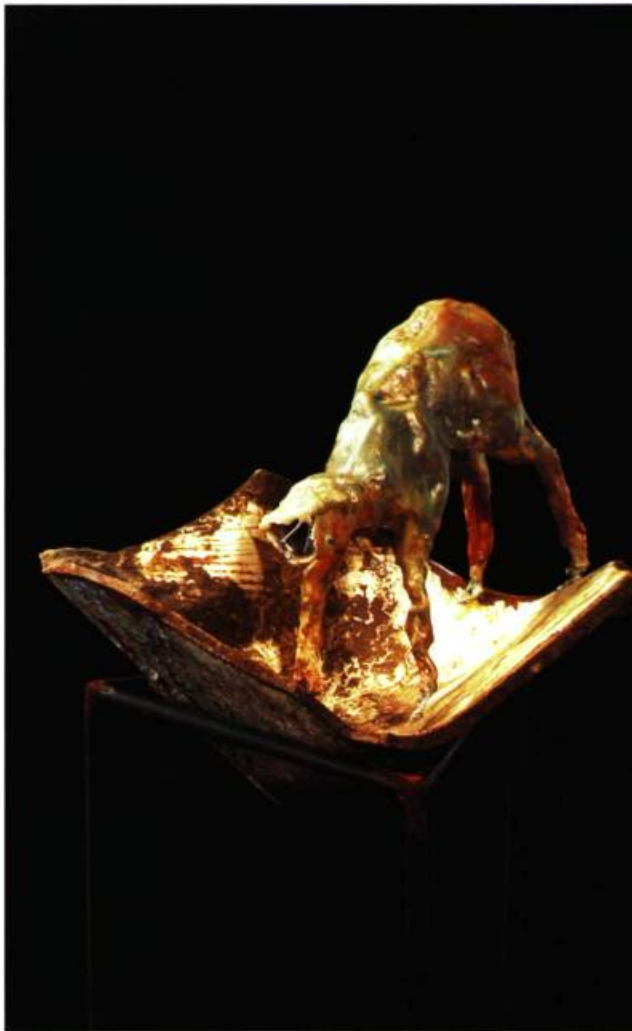
ainsi à lui-même, il laisse sa place aux autres; il leur offre son soliloque, son œuvre. Or, il s'agit bien souvent de son unique lien avec celles et ceux qui regardent, qui admirent ou qui critiquent.

Suzanne Grisé aurait pu abandonner; elle n'a jamais abandonné. Elle a suivi le chien, la forme, l'écriture de la matière, le dessin de la lumière, elle est descendue avec ses Cerbères dans l'enfer de peindre, jusqu'à la mort du tableau. Elle a compris la leçon de Duchamp mais elle a dépassé le tabou de la leçon qui n'a jamais voulu être qu'une leçon, rien de plus. Elle a arraché le chien du tableau. Elle l'a dépouillé de tout: sa forme, sa matière, son dessin; elle l'a mis au tombeau, enveloppé dans un riche linceul d'enveloppes grillagées. Le tableau mort, enfermé, enveloppé, elle a attendu. Quoi? Rien. Elle a attendu, comme chaque fois, c'est tout. Car Suzanne Grisé est peintre. Elle a appris à n'attendre rien. Personne, aucun mot, aucun corps, n'arrêtera Suzanne Grisé de peindre. Elle le sait, même quand elle se croit morte. Alors, du fond de l'enfer jusqu'où elle était descendue chercher la lumière de sa mère morte, dans la poussière éparpillée du chien qui commence à s'effacer, naît une forme nouvelle, celle du corps souffrant de l'homme à côté de la femme. Celle du corps retrouvé.

Suzanne dit qu'elle ne sait pas encore ce qui se cache derrière la figure du crucifié dont la silhouette vient d'apparaître sur ses toiles. Elle sait simplement que ce n'est pas le Crucifié. Qui d'autre alors? Elle ne l'a pas encore reconnu. Elle dit que dans tous les endroits du monde, il y a des emblèmes de la souffrance, que pour nous, dans notre culture, c'est le Crucifié, symbole religieux qu'elle respecte, mais qui n'est pas à ce qu'elle cherche dans ce qu'elle peint. Elle voit bien un corps d'homme, mais elle ne comprend pas de quelle sorte d'homme il s'agit, ni en quoi il la concerne.

L'HOMME RETROUVÉ

Il me semble à moi que derrière la figure du Crucifié, Suzanne Grisé travaille en peintre à mettre à nu la forme de l'homme de notre temps. Homme nu, souffrance d'homme nu, dépouillé par la perte de tous ses attributs réels ou supposés. Dépouillé, errant comme un chien, égaré sur les routes du désir multiplié par la femme multipliée. Elle peint la souffrance, la nudité de toute figure humaine, celle de l'homme crucifié autant par ses peurs nouvelles que par ses désirs anciens, écartelé entre mille libertés qu'il a lui-même souhaitées mais dont il ne sait pas comment ne pas les retourner contre lui. Suzanne Grisé cherche à capter dans sa peinture, pour la rendre visible, l'allure encore trop jeune pour être comprise, d'hommes ni pères ni fils mais simplement hommes. Cette allure d'homme qui souffre mille hésitations entre Don Juan et le Crucifié, et qu'elle n'a pas encore détaché clairement de son symbole religieux. Figure d'homme qui, dans ses tableaux, se détache lentement du chien pour n'être jamais plus ni l'un ni l'autre, ni le guide de la femme ni son serviteur mais un nouveau symbole, l'autre, tout simplement l'autre de la femme; l'homme au nu de son corps retrouvé parmi les fragments ressuscités du geste de peindre. □



Notes biographiques

Détentrice d'un diplôme de maîtrise en arts plastiques, option création (Université du Québec), Suzanne Grisé a pris part à un grand nombre d'expositions individuelles et collectives. Notamment le Symposium de la jeune peinture de Baie Saint-Paul, en 1990. En 1993, elle a présenté une série de peintures et de sculptures regroupées sous le titre Exils à la galerie d'art du Cégep Édouard-Montpetit, aujourd'hui la Galerie Plein Sud. Plusieurs des œuvres de Suzanne Grisé font partie de collections publiques et privées.

Les œuvres de Suzanne Grisé sont présentées à la galerie Didactart, Complexe du canal Lachine, 4710, rue Saint-Ambroise, local 334.